



HAL
open science

Se décentrer par les épreuves empiriques. Approche intersectionnelle à partir d'espaces festifs à Dubaï

Chadia Arab, Nasima Moujoud

► To cite this version:

Chadia Arab, Nasima Moujoud. Se décentrer par les épreuves empiriques. Approche intersectionnelle à partir d'espaces festifs à Dubaï. Carnets de géographes, 2022, Vers une géographie critique.. et réflexive, 16, pp.1-17. 10.4000/cdg.8512 . halshs-03895292

HAL Id: halshs-03895292

<https://shs.hal.science/halshs-03895292>

Submitted on 25 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NoDerivatives 4.0 International License

Se décentrer par les épreuves empiriques. Approche intersectionnelle à partir d'espaces festifs à Dubaï

Decentering through empirical tests. Intersectional approach based on festive spaces in Dubai

Chadia Arab et Nasima Moujoud



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cdg/8512>

DOI : [10.4000/cdg.8512](https://doi.org/10.4000/cdg.8512)

ISSN : 2107-7266

Éditeur

UMR 245 - CESSMA

Référence électronique

Chadia Arab et Nasima Moujoud, « Se décentrer par les épreuves empiriques. Approche intersectionnelle à partir d'espaces festifs à Dubaï », *Carnets de géographes* [En ligne], 16 | 2022, mis en ligne le 02 décembre 2022, consulté le 05 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cdg/8512> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdg.8512>

Ce document a été généré automatiquement le 5 décembre 2022.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Se décentrer par les épreuves empiriques. Approche intersectionnelle à partir d'espaces festifs à Dubaï

Decentering through empirical tests. Intersectional approach based on festive spaces in Dubai

Chadia Arab et Nasima Moujoud

Les auteures remercient les relecteur et relectrice anonymes ainsi que Joanne Le Bars et Fabrice Ripoll pour leurs relectures attentives.

- 1 L'influence du genre de la personne enquêtrice sur l'interaction d'enquête a suscité de nombreuses études dans le champ de recherche sur le genre et l'enquête de terrain (Echard, Quiminal et Sélim, 1991 ; Le Renard, 2010). Ces recherches se sont majoritairement focalisées, dans le cas français, sur les contraintes que les femmes rencontrent, en comparaison avec leurs collègues masculins. L'approche par les contraintes liées au genre n'est toutefois pas isolée dans les études tenant compte des avantages liés à la position sociale de l'ethnographe. Aussi, les chercheuses « de l'entre-deux » (Abu Lughud, 2010) mettent en évidence les avantages liés à leur position sociale privilégiée. Dans ses études sur le travail des paysannes au Maroc, Fatema Mernissi (1981) questionne ses filtres de citadine, francophone, « moderne », maîtrisant des langues et des qualifications reconnues dans le contexte postcolonial, et de classe moyenne, croisant ainsi les orientations féministes intersectionnelles nées aux États-Unis, au moment où elle y étudie. Ces orientations insistent sur la difficile séparation entre genre, classe et race, prônant ainsi l'approche intersectionnelle (Crenshaw, 1991), et seront adoptées dans cet article centré sur notre recherche de terrain sur le travail de personnes marocaines et binationales à Dubaï.
- 2 Notre approche sera ici centrée sur nos « épreuves ethnographiques » (Fassin et Bensa, 2008) et particulièrement nos épreuves empiriques, liées à la pratique du terrain, à son

appréhension et ses difficultés. Ces épreuves se manifestent lors de nos tentatives pour accéder à des données auprès de jeunes Marocaines peu diplômées, nouvelles arrivantes, dans des espaces festifs situés dans des quartiers « modestes » et dévalorisés par les personnes enquêtées européennes, binationales ou cadres supérieurs. Ces espaces cristallisent nos appréhensions. Les femmes qui les pratiquent, et avec lesquelles nous partageons la nationalité marocaine connaissent une stigmatisation qui les identifie, de l'extérieur de ces espaces, et depuis le Maroc, comme prostituées. Cette stigmatisation s'est imposée à nous, à Dubaï, alors que notre recherche porte sur le travail salarié. Son importance et son vécu par les participant.e.s à notre enquête ont déjà fait l'objet d'un article antérieur, qui a mis en évidence les différences selon la position intersectionnelle de chaque individu et chaque groupe (Arab et Moujoud, 2018).

- 3 L'objet de cet article est de saisir l'influence de la stigmatisation des enquêtées sur l'enquête et la connaissance, par des chercheuses partageant la même nationalité, et dans des espaces assimilés à la consommation sexuelle, alors qu'à Dubaï la sexualité hors mariage est prohibée par la loi, et que nous supposons pointer des interdits que les femmes concernées préfèrent dissimuler, et qui peuvent nous exposer à des risques. Partager le genre et la nationalité des enquêtées suffit-il pour partager les contraintes ? Comment en tant que chercheuses de « l'entre-deux », femmes et franco-marocaines¹, travailler sur le travail des personnes marocaines, alors que la simple évocation de notre sujet de recherche induit régulièrement la référence à la prostitution ? Que faire des sourires ou du sarcasme dans certaines interactions ? Quelles différences selon les statuts de celles et ceux qui nous parlent ? Comment accéder aux espaces que les femmes confrontées à des contraintes sociales et administratives pratiquent, alors que celles et ceux qui nous accueillent nous dissuadent d'y aller, et nous inquiètent ?
- 4 Nous nous interrogerons ici sur l'influence de nos identifications en considérant qu'elles affectent notre « engagement ethnographique » (Cefaï, 2010) selon les interactions, l'espace et le temps. Cette réflexivité fondée sur l'approche intersectionnelle nous permettra ainsi d'aller au-delà de l'approche par le partage de contraintes. Les facteurs ayant orienté la première phase de notre engagement seront présentés dans la première partie de cet article, évoquant le contexte qui influe sur notre accès à la parole de jeunes marocaines peu diplômées. Il s'agit de resituer la nationalité, le genre, la stigmatisation et l'espace festif au sein du contexte dans lequel notre recherche sur le travail salarié nous impose « la prostitution ». La seconde partie retrace la chronologie de notre engagement empirique ainsi que sa progression de l'investigation dans divers espaces dubaïotes et auprès de différentes personnes, à la « fidélité » (Fassin, 2008) à un principal établissement auprès de femmes et d'hommes qui enrichissent notre « ethnographie du particulier » (Abu-Lughud, 2010). Cette partie met en évidence les apports de notre réflexivité pour se décentrer, mieux connaître le groupe étudié à Dubaï et saisir les liens avec d'autres espaces migratoires étudiés en Europe.

Enquêter sur le travail dans un espace surinvesti par la stigmatisation

Présentation de l'enquête et du contexte

- 5 Nos recherches ethnographiques ont eu lieu à Dubaï dans des domiciles privés, des espaces hôteliers, et sur Internet. La première enquête² menée à Dubaï a été réalisée en 2008 par l'une d'entre nous (Chadia Arab), auprès de Marocaines et de Françaises descendantes de l'immigration maghrébine, en étant accueillie par une famille marocaine composée de Samira (une de nos principales premières informatrices), son mari (syrien) de l'époque, son frère et sa tante, ainsi que ses deux enfants, issus d'une union antérieure avec un Émirati. En 2015, 2016 et 2018³, nous avons effectué trois périodes de terrain d'une quinzaine de jours chacune à Dubaï, afin d'analyser des parcours professionnels de Marocaines et de Marocains, ainsi que de personnes binationales d'origine marocaine. Nous avons également questionné les représentations (autorités consulaires, Conseil de la communauté marocaine à l'étranger, Institut français) et enquêté sur Internet auprès de membres de listes Facebook ou de groupes WhatsApp. Nous avons par ailleurs réalisé des entretiens avec des hommes d'autres nationalités (Yéménites, Syriens, Camerounais, Saoudiens, Émiratis, etc.) qui sont des partenaires, amis ou collègues de personnes marocaines rencontrées à Dubaï. En dehors des entretiens formels, nous avons consacré une large place à l'observation participante, au travers de journées et de soirées passées auprès de jeunes femmes et de jeunes hommes dans des *malls* (centres commerciaux), des cafés, des cabarets, des salons de coiffure et d'esthétique, ou dans des restaurants marocains, ou encore auprès de familles au Maroc. Ces recherches ont été actualisées en 2021, par le biais des réseaux sociaux, pour saisir ce que la crise sanitaire implique sur les parcours des Marocaines et des Marocains à Dubaï (Arab et Moujoud, 2022).
- 6 Notre projet d'étudier le travail salarié en migration ne se réduit donc ni aux femmes, ni aux personnes peu diplômées, ni aux espaces festifs et hôteliers. Il part toutefois de l'idée que le contexte migratoire limite l'accès au travail salarié surtout des migrantes précaires, et que celles-ci peuvent mobiliser « la sexualité comme ressource migratoire », pour reprendre la formule de Florence Lévy et Marylène Lieber (2009) sur le cas de Chinoises à Paris. Notre approche s'inscrit donc dans la lignée des travaux sur genre, migration et sexualité (Guillemaut, 2007 ; Moujoud, 2005 ; Arab, Gouyon et Moujoud, 2018). Il s'agit de mobiliser l'approche par « l'échange économique-sexuel », développée par Paola Tabet (2004), pour éviter de poser des notions essentialistes, comme « prostituée » ou « travailleuse de sexe », susceptibles de considérer les situations de certaines migrantes comme distinctes, c'est-à-dire isolées des liens sociaux, familiaux, amicaux, professionnels et de politiques migratoires qui façonnent et reproduisent les systèmes de genre et de sexualité. Certains de ces liens se développent dans la société d'émigration (Moujoud, 2007 ; Arab et Moujoud, 2018). Le travail de Mériam Cheikh (2020) se centre dans ce cadre sur « les pratiques festives » à Tanger. Ces pratiques se situent dans le cas dubaïote dans un contexte de forte stigmatisation par la nationalité, ce qui nous confronte à des épreuves inhabituelles au sein d'un espace d'immigration qui nous impose « la prostitution », alors que notre enquête porte sur le travail salarié, et que nous souhaitons inclure les femmes stigmatisées.

- 7 Ce sont surtout les femmes les moins diplômées qui racontent leur vulnérabilité face au prisme de la stigmatisation non seulement à Dubaï mais aussi au Maroc. Du côté de la presse marocaine, la pratique de Dubaï est évoquée surtout par la prostitution des Marocaines, alors que ce territoire est peu étudié (Berriane, 2018). À Dubaï, les Marocaines les plus anciennement installées accusent celles qui arrivent. Les femmes rencontrées en 2008, dans le cercle de Samira, se plaignent de la stigmatisation tout en désignant la responsabilité des nouvelles générations de Marocaines qui « se prostituent ». Elles évoquent le stigmate comme une tâche sur leur nationalité, dans les interactions au sein du travail, les loisirs et les relations sociales, et préfèrent se dire parfois émiraties, libanaises, syriennes ou égyptiennes. Les propos de ces femmes influencent nos premières approches, même si nous envisageons qu'elles se distinguent en parlant des « autres » (jeunes) marocaines arrivées plus récemment. Leurs propos croisent les interactions où la présentation de notre sujet sur le travail salarié de personnes marocaines induit des sourires ou des références explicites à la prostitution. Cela s'accompagne parfois d'un autre fait lui aussi inhabituel : l'assimilation des chercheuses non seulement à leur sujet de recherche mais à la prostitution des Marocaines, par des non-Marocains questionnés en dehors des espaces festifs que nous évoquerons plus loin (chauffeurs de taxi, commerçants, clients de café ou de restaurants, employés d'hôtels, etc.), surtout en 2008 puis pendant les premiers temps de l'enquête de 2015. Tout cela n'est pas sans effets sur l'accès au terrain, sachant qu'il n'existait presque aucune étude approfondie en arabe, en français ou en anglais portant sur la migration des Marocaines à Dubaï au moment où nous menons notre terrain.
- 8 Jusqu'à ces premières enquêtes à Dubaï, se dire Marocaines nous a toujours facilité l'entrée sur le terrain (Arab, 2018, 2021, Moujoud, 2007). Avec les personnes immigrées marocaines peu privilégiées, nous avons toutes les deux souvent utilisé la proximité nationale, de partage de langues et de connaissance du pays, pour enrichir les interactions et accéder à des données. À Dubaï, la nationalité marocaine nous pose problème dans des interactions avec des non-Marocains mais aussi parfois des Marocaines peu privilégiées, qui évitent de nous parler, ou que nous évitons d'aborder pour ne pas susciter des malentendus sur notre présence ou nos liens avec la société marocaine, la presse ou les autorités. Comme nous avons déjà travaillé sur « la prostitution », sans que le sujet limite fortement notre accès aux données de terrain auprès de Marocaines (Moujoud, 2005), nous supposons qu'au-delà de ce sujet, c'est le stigmate par la nationalité qui pèse sur les interactions à Dubaï.
- 9 La communauté marocaine à Dubaï est diverse et variée (Arab et Moujoud, 2018). Elle se caractérise toutefois par sa féminisation (Berriane, 2018), alors que la migration à Dubaï est en général fortement masculine. Les femmes représentent 60,2 % des personnes inscrites au Consulat marocain, selon notre entretien avec le Consul marocain (en français, janvier 2016). Celui-ci indique l'importante mobilité des Marocaines qui ont pu parfois développer leurs propres entreprises notamment dans la restauration, l'art et le commerce. Le Consul marocain indique que les femmes concernées sont devenues des principales interlocutrices des autorités marocaines à Dubaï et des représentantes du Maroc pendant les cérémonies officielles que le pays organise sur l'entreprenariat marocain aux Émirats Arabes Unis. Nous n'avons à ce moment de notre travail pas encore saisi les implications de ce propos sur l'insertion sociale des Marocaines à Dubaï, et sur les particularités de cet espace, en lien avec le travail. Nous n'envisageons pas, en effet, Dubaï comme un espace de recrutement de travailleuses étrangères en dehors des

secteurs sur lesquels portent les principales études sur genre, migration et travail en Europe : les services ménagers, domestiques ou sexuels.

Les représentations sur les espaces festifs dubaïotes, l'invisibilisation du travail

- 10 Parmi nos premières découvertes dans l'espace public dubaïote, différentes cartes distribuées par terre, sur des bancs ou sur les pare-brise de voitures incitent à la fête ou à la consommation de soins (massages, esthétique, coiffure), indiquant parfois des espaces festifs. Ces cartes n'incluent pas des références aux langues et aux cultures « occidentales », ni à des espaces festifs pratiqués par des personnes enquêtées hautement qualifiées et par les groupes occidentaux, dont les espaces ne nous sont par ailleurs pas très accessibles au regard de nos ressources financières pour effectuer notre terrain à Dubaï. Ce sont les espaces festifs relativement modestes, pratiqués seulement par des populations des Suds, qui nous intéressent ici parce que nous les identifions comme mode d'accès au monde de jeunes Marocaines peu diplômées, qui échappent à nos premières investigations. L'importance de ces espaces dans les premiers entretiens recueillis, qui les relie seulement à la consommation sexuelle, a d'abord été interprétée par nous comme synonyme d'importance de cette ressource pour les établissements, et peut-être pour les femmes. Cette approche est inspirée par les rares études sur sexualité et migration à Dubaï, surtout celles de Pardis Mahdavi (2010, 2013).
- 11 Pardis Mahdavi s'intéresse à la racisation et la spatialisation de ce qu'elle appelle le « commerce de sexe » à Dubaï. Elle évoque une industrie qui a grandi en même temps que la ville elle-même, allant de pair avec la migration de travail. Avec l'augmentation du nombre de « travailleuses du sexe », de différentes nationalités, un nouveau racisme a émergé jusqu'à construire des structures de pensées et d'actions autour des désirs, en localisant les pratiques érotiques en fonction des « origines ». Ces analyses font écho à certaines de nos observations sur notamment la distinction des espaces par origine nationale, ethnique ou régionale⁴. Elles participent à orienter notre recherche en supposant que l'espace dubaïote est particulièrement concerné par « le travail de sexe », surtout dans des lieux festifs indiqués par les premières personnes enquêtées en 2008 et 2015, qui évoquent ainsi « la prostitution » et les jeunes marocaines nouvelles arrivantes, que nous souhaitons inclure dans notre enquête.
- 12 Alors que nous appréhendions notre droit d'enquêter à Dubaï, sans autorisations officielles, nos inquiétudes se sont accentuées par notre intérêt pour les espaces reliés à « la prostitution ». Cet intérêt induit pour nous la crainte d'épreuves empiriques perturbantes. Comment accéder à des données dans ces espaces où nous considérons que l'exploitation sexuelle est importante pour les établissements ? Peut-on demander des autorisations officielles pour sécuriser notre engagement ? Notre approche est-elle influencée par nos inquiétudes ? Voici comment ces questions ont été traitées selon les étapes de notre recherche, et comment elles participent à enrichir nos connaissances sur le groupe étudié.

Détourner/contourner les difficultés du terrain, ou dépasser ses appréhensions

La première fois, une chercheuse « seule » à Dubaï

- 13 Nos inquiétudes liées à l'enquête à Dubaï remontent aux premiers moments du terrain, en 2008. En arrivant à Dubaï, Chadia Arab est accueillie par une amie d'une amie qu'elle connaissait au Maroc, par le biais associatif. Elle devait l'héberger pendant 15 jours, mais des complications familiales font qu'elle ira chez une autre Marocaine, Samira, qui est mariée et vit avec ses deux enfants, son frère et sa tante qu'elle a fait venir du Maroc, et une nurse de nationalité philippine. Samira a à peu près l'âge de l'enquêtrice (la trentaine). Très vite une complicité s'instaure entre les deux femmes. Samira, qui vit aujourd'hui en Angleterre, a dissuadé la chercheuse d'enquêter seule la nuit. Son regard sur les risques à Dubaï a influencé les premières socialisations de la chercheuse qui n'a pas élargi ses entrées sur les espaces festifs évoqués par Samira, son frère et ses amies, qui les désignent comme des lieux « dangereux » et « déviants ».
- 14 Chadia Arab décide de se concentrer sur les principaux contacts obtenus. Elle a réalisé une dizaine d'entretiens avec des jeunes femmes hautement qualifiées et quelques-unes qui travaillent dans l'hôtellerie. En étant accueillie par Samira, elle a pu s'introduire dans une famille marocaine dubaïote et obtenir des entretiens avec les amies de Samira, qui ne sont pas cadres supérieurs. Ces femmes peu diplômées, elles aussi mariées et anciennement installées à Dubaï, depuis les années 1990, comme Samira, s'auto-désignent en opposition avec les nouvelles arrivantes, qui portent, selon elles, atteinte à l'image des Marocaines, parce qu'elles « se prostituent ». Comment inclure alors ces « autres » Marocaines ?
- 15 Quelques années plus tard, Chadia Arab réfléchit à la manière de contourner le fait d'être soi-même considérée comme marocaine, et d'être, par conséquent, parfois reçue en référence à la prostitution, et la peur d'enquêter seule la nuit pour identifier et inclure les espaces festifs désignés par les premières enquêtées. Lui vient l'idée de travailler avec un chercheur homme. Elle invite un collègue français qui réalise des enquêtes dans les pays du Golfe, auquel elle propose de construire un protocole d'enquête pour accéder ensemble aux espaces de la nuit de Dubaï. Après avoir accepté, le collègue en question s'est rétracté en indiquant craindre les difficultés du terrain et la potentielle dangerosité de se retrouver, lui « homme blanc », avec une jeune femme au « faciès marocain », avec tout ce que cela pourrait engendrer en termes de représentations et de symbolique sexuelle. Le collègue concerné a lui aussi recueilli des images sur les « Marocaines » à Dubaï. Sa réaction se rapproche un peu des arguments d'autres hommes, notamment franco-marocains, que nous avons approchés dans nos premières investigations à deux pour sortir la nuit, et qui ne veulent pas investir l'espace social qui transgresse les normes musulmanes affichées à Dubaï.
- 16 En 2014, Chadia Arab propose à Nasima Moujoud, en tant que spécialiste de l'immigration marocaine et du genre, de partager l'enquête sur le travail des Marocains et des Marocaines à Dubaï, en incluant la sexualité. Nasima Moujoud avait, en effet, déjà travaillé sur les liens entre migration, sexualité et travail. Elle a effectué des entretiens sur les interdits sexuels au Maroc, un pays où la sexualité hors mariage est également légalement interdite, et enquêté parmi des migrantes précaires pratiquant des échanges economico-sexuels en France (Moujoud, 2005 ; 2007). Nos approches sont

similaires. Parfois, la rencontre avec les premières personnes ressources se fait au Maroc. Il arrive aussi de construire notre réseau ressource une fois sur place, ici à Dubaï, ou sur Internet, à travers la rencontre avec une à deux personnes qui nous introduisent sur le terrain et deviennent des informatrices et la porte d'entrée dans des réseaux amicaux ou familiaux. Parmi les autres éléments que nous partageons, l'usage des langues parlées arabe (*darija*, le parler marocain) et amazighe⁵, les deux nationalités française et marocaine, ainsi que l'intérêt que nous portons auprès des personnes que nous rencontrons lors de nos enquêtes, en établissant des liens dans la durée, incluant souvent leurs proches au Maroc.

La première enquête à deux, entre découvertes, facilités et blocages

- 17 Nous partons pour la première fois ensemble en 2015. Pendant ce séjour, les rencontres sont nombreuses surtout dans des espaces relativement favorisés, mélangeant des populations du Sud et du Nord. Sur les 20 personnes interrogées, on constate que davantage de cadres supérieurs se sont portés volontaires pour nous accorder des entretiens, les enregistrer et nous revoir si besoin. Parmi ces cadres, beaucoup d'hommes, des jeunes qui nous parlent en tant que chercheuses et Françaises bénéficiant de privilèges du « passeport occidental ». Posséder ce dernier « crée une ligne de clivage » (Le Renard, 2019 : 9) entre celles et ceux qui le détiennent, et les « autres ». Mais le partage du statut professionnel et de la nationalité marocaine favorise nos contacts. Pendant cette première période, le monde des femmes peu diplômées, qui ne sont ni mariées ni anciennement installées à Dubaï, ne s'offre pas à nous. Parce qu'impénétrable et invisible ? Nous avons longtemps tourné en rond dans divers espaces comme les *malls* ou les salons de coiffure sans accéder à leur parole. La furtivité de ce monde ne nous étonne pas puisque nous avons déjà investigué des terrains de migration précaire en France et en Espagne, où des migrantes sans-papiers, qui vivent en dehors du cadre familial (Moujoud, 2007 ; 2008, Arab, 2018, 2021) cherchent l'invisibilité. La particularité du terrain dubaïote est la visibilisation de ces migrantes précaires et non mariées par la stigmatisation, ainsi que notre crainte de ne pas être protégées contre l'expulsion en tant qu'étrangères se mêlant de sujets interdits.
- 18 Pour accéder à la parole des femmes qui nous intéressent, nous envisageons d'observer les espaces du quartier identifié par des personnes enquêtées de « marocain ». Ce quartier, *Abu Hail*, est ouvert et ses résidents ne sont pour la plupart ni Marocains ni binationaux, lesquels s'y rendent pour consommer, se promener, s'y sentir à l'aise pour parler marocain. Nous y allons pour échanger avec des commerçantes, des serveurs ou des femmes qui travaillent dans les salons de coiffure et des clientes, et éventuellement les propriétaires des établissements « marocains », en majorité des femmes. Nous sommes allées à plusieurs reprises dans ce quartier, nous faire passer pour des clientes, avant de présenter notre travail de recherche. Cela nous a permis d'échanger avec d'autres clientes marocaines, qui nous ont parfois demandé si nous sommes des journalistes ou si nous venons de France, alors que nous ne sommes pas encore présentées comme telles. Nous avons choisi trois lieux (deux salons de coiffure et un restaurant) que nous avons régulièrement pratiqués. L'approche des jeunes Marocaines peu diplômées et nouvelles arrivantes était possible finalement, mais brièvement, en 2015, sans accéder à des entretiens formels et approfondis. Nous avons toutefois appris l'importance des espaces festifs dans un même quartier, *Deira*, que les jeunes

rencontrées pratiquent pendant la nuit, et nous incitent à y aller. Pour elles, nous n'avons pas à craindre le harcèlement, les agressions ou l'arrestation, contrairement aux propos de Samira et de ses amies, en 2008, puis d'autres femmes mariées, souvent mères, d'hommes et de cadres supérieurs qui nous ont dissuadé d'enquêter la nuit ou dans certains espaces festifs.

- 19 Nous commençons à revoir nos appréhensions sur les espaces qui font l'objet de notre attention. Mais alors qu'elles insistent sur l'importance de la stigmatisation des Marocaines à Dubaï, les personnes rencontrées dans le quartier « marocain » n'évoquent pas la pratique de « la prostitution » dans leur parcours migratoire ou dans les parcours de leurs clientes de restaurants ou de salon de coiffure. Les serveurs parlent de « travail de nuit » pour répondre à notre question sur l'épuisement visible dans les visages de certaines jeunes clientes, sans préciser la nature de ce travail. Faut-il sortir du quartier « marocain » pour recueillir un autre discours sur l'usage de la sexualité comme ressource migratoire ? Les échanges nous amènent dans un second temps à nous poser des questions sur notre entrée sur le terrain, en se disant chercheuses et Marocaines, ou en parlant parfois nous-mêmes de la stigmatisation des Marocaines, alors que ce processus renvoie à « la prostitution ».
- 20 En effet, lors de ce premier séjour de terrain à deux, nous avons « joué » la transparence :
- « Nous sommes chercheuses, universitaires en France, l'une d'entre nous est géographe et l'autre anthropologue. Nous travaillons sur les parcours professionnels des migrant.e.s et des héritier.e.s de l'immigration marocaine, et nous nous intéressons à la représentation des Marocaines à Dubaï, en lien avec les usages de la sexualité ».
- 21 Cette démarche fonctionne plutôt bien avec les personnes hautement qualifiées, avec les femmes anciennement installées et avec celles et ceux qui ont un travail salarié reconnu. Mais nous espérons écouter les jeunes femmes qui sont stigmatisées et qui n'occupent pas forcément un travail salarié. Nous nous orientons vers le quartier Deira, que des interlocuteurs cadres supérieurs qualifient de lieu de « prostitution » de Marocaines, en nous dissuadant d'y aller, en tant que femmes. Nous y enquêtons vers la fin du séjour, lorsque nous admettons la validité des propos recueillis sur le sentiment de sécurité favorable aux femmes, que les jeunes rencontrées au sein du quartier « marocain » expriment⁶.

Enquêter la nuit, les espaces festifs comme lieu de rencontres et de nouvelles postures

- 22 Nous n'avions ni appréhensions ni représentations négatives sur *Deira*, puisque nous résidons dans ce quartier pendant nos séjours dubaïotes et nous nous restaurons dans des établissements afghans, pakistanais ou indiens qui y sont nombreux, peu onéreux, et accueillants. Mais il a fallu aller au-delà de nos craintes autour des espaces festifs reliés à « la prostitution », que nous n'avions pas identifiés avant notre enquête à *Abu Hail*. Nous craignons le contrôle par les établissements qui tirent probablement profit de la consommation sexuelle. Quelles épreuves pouvons-nous rencontrer au sein de ces établissements ? Les femmes qui y exercent sont-elles surveillées ?
- 23 En accédant à un hôtel incluant un restaurant et des cabarets en début de soirée, nous avons pu avoir des entretiens informels avec deux serveurs (syriens) et un agent de

sécurité (camerounais). Notre nationalité française a facilité ces interactions, puisque ces professionnels sont francophones et souhaitent échanger en français et sur la France. Ces professionnels ne nous ont pas considérées sous le prisme de « la prostitution » ou de notre statut professionnel, que nous n'avions pas annoncé. Nous n'avions pas sollicité des entretiens. Nous nous contentons d'être présentes, boire un verre et partager des échanges avec les personnes qui s'adressent à nous. Nous avons des appréhensions sur les risques d'être identifiées comme chercheuses, ou comme journalistes souhaitant dénoncer l'exploitation sexuelle. La peur paralyse. Nous circulons toutefois dans divers étages et divers cabarets. Mais aucune interaction avec les femmes clientes ou celles qui fournissent des spectacles de danse, dont des Marocaines et Syriennes, selon les serveurs. Nous évitions de gêner ces femmes, en nous présentant à elles. Cette première expérience à deux pendant une soirée a toutefois suffi pour prendre conscience de la nécessité d'élargir nos regards. La sexualité n'est pas au centre des échanges. Ce sont l'argent et les boissons qui circulent entre les mains des clients et des serveurs pour inciter à la consommation, et parfois pour encourager et complimenter les danseuses, la chanteuse ou le chanteur. Les serveurs annoncent régulièrement la qualité de l'artiste dont le nom a été indiqué par le client qui le demande en payant une bouteille de champagne. Personne ne paraît gênée ou interpellée par notre présence. Nous partons donc en 2015 avec un principal objectif pour 2016 : poursuivre les observations des espaces festifs en prenant au sérieux ce que nous apprennent les femmes qui ne nous dissuadent pas d'y aller.

- 24 En 2016, nous nous étions mises d'accord pour nous centrer sur le quartier *Deira* et pour se présenter, d'abord, comme Françaises en séjour touristique à Dubaï. Ne pas se dire Marocaines face à des personnes étrangères au Maroc, qui sont nos principaux interlocuteurs en dehors du quartier « marocain », permet de ne pas orienter les échanges sur la prostitution ou la stigmatisation des Marocaines. Sous nos nouvelles identifications, nous voilà parties à la redécouverte de « notre » quartier. Et une fois en confiance, on pouvait dire nos identités nationales et de chercheuses.
- 25 Dès le premier soir, nous avons identifié des établissements hôteliers composés de bars, restaurants et boîtes de nuit, que nous n'avions pas repérés lors de notre premier séjour à *Deira*. Nous choisissons ensuite un établissement qui n'effectue pas de contrôle à l'entrée et qui expose une affiche sur un cabaret « *arabic* », situé à l'étage. Nous négligeons le café/bar au rez-de-chaussée. Le cabaret est tenu à l'accueil par une employée marocaine (Hanane, 32 ans) et un serveur lui aussi marocain (Malik, 30 ans) qui s'adresse à nous d'abord en français en précisant que son père a été travailleur immigré en France. L'ambiance est joviale. Malik nous met à l'aise et nous met en contact avec d'autres personnes employées pour « bien nous accueillir ». Le partage de l'histoire migratoire et de la langue amazighe nous rapproche. Nous revenons le lendemain en précisant nos identités de chercheuses. Cela ne semble pas perturber nos interlocuteurs. L'engagement de Malik dans notre recherche favorise l'implication de Hanane. Nous envisageons de rester « fidèles » à cet espace accueillant pour éviter les limites de « l'enquête rapide multi-sites » (Bensa, 2008), décentrer⁷ notre regard et ainsi dépasser nos appréhensions. L'établissement de travail de Malik et de Hanane se compose de plusieurs étages incluant des dancings identifiés par nationalité (indienne, pakistanaise et iranienne) et par catégorie ethnique « *arabic* ». Leur secteur de travail en 2016 est ce cabaret qui deviendra le lieu de *Deira* que nous fréquenterons régulièrement, et qui finalement débouchera sur quelques entretiens avec des jeunes nouvelles arrivantes, que Hanane nous présente dans un autre service, au Rez-de-

Chaussée, dans le café-bar que nous n'avions pas visité. Ces femmes sont serveuses depuis leur arrivée l'année précédente. Elles ont la vingtaine et ont été recrutées pendant leur formation au sein d'écoles de tourisme au Maroc, pour leur maîtrise de langues et de différents dialectes arabes qu'elles mobilisent dans les interactions que nous observons. La gérante du bar est également marocaine. Elle est âgée de la quarantaine. Elle nous offre une boisson sans se rendre disponible pour nous parler. Malik nous apprend que l'établissement est dirigé par une Marocaine mariée à un Pakistanais et que ce couple détient plusieurs établissements à Dubaï. La nationalité de la directrice explique-t-elle l'importance quantitative des Marocaines parmi les employées ? La pratique des espaces hôteliers par le travail salarié devient une principale observation dans cet espace où nous craignons le contrôle. Qu'en est-il des usages de la sexualité comme ressource, par les femmes ?

- 26 La troisième soirée au sein du cabaret « *arabic* », nous sympathisons avec un jeune marocain, Tarek, que nous avons d'abord identifié comme client saoudien, notamment parce qu'il a utilisé le saoudien pour s'adresser à un serveur. Très discrètement, Malik a favorisé le contact avec ce jeune de 25 ans qui sera un informateur et aussi une porte d'entrée pour recueillir des données sur « la prostitution ». Tarek précise qu'il « drague » des hommes. Il vit avec deux Marocaines, Hajar, 23 ans, et Safia, 34 ans, qu'il appelle en fin de soirée pour leur proposer de nous accorder des entretiens. Ces deux femmes acceptent de nous rencontrer le lendemain, en journée, dans un *mall*. Nous effectuons une tournée dans les magasins, observant diverses pratiques de drague, de la part de ces personnes qui savent distinguer différents parlers des pays du Golfe à partir des habits masculins, avant de réaliser des entretiens formels, enregistrés seulement avec Hajar, puisque Tarek et Safia le refusent. Ces deux derniers sont venus en tant que touristes et se connaissent depuis le Maroc. Safia est mariée au Maroc. Elle voyage régulièrement à Dubaï pour « faire du commerce transnational, s'amuser avec des hommes et gagner de l'argent », alors que Tarek espère rencontrer « le grand amour », en effectuant des échanges économico-sexuels. Leurs récits introduisent le lien entre sexualité et tourisme, tandis que Hajar nous apprend des données sur la « prostitution forcée » et le statut irrégulier à Dubaï, où elle vit depuis 4 mois. Elle est partie du Maroc par le biais d'un recrutement en tant qu'esthéticienne, par une Marocaine propriétaire d'un salon de coiffure qui l'a hébergée lors de son arrivée et « forcée » à effectuer des services sexuels en échange d'être nourrie et logée, et d'un « salaire » à la fin du mois. La propriétaire reçoit toutefois l'argent des clients sans en proposer à Hajar qui a pu « se sauver » avec l'appui d'un de ces hommes, âgé de la trentaine, de nationalité émiratie, qui est devenu son ami, et que nous avons rencontré avec elle et Tarek.
- 27 La sexualité tarifée se lit donc dans les parcours de personnes rencontrées au sein des espaces festifs, mais elle ne semble pas être une pratique instituée par les établissements hôteliers. Malik refuse l'idée de son existence dans son établissement de travail en indiquant « ne pas pouvoir se maintenir dans son emploi (de serveur) » s'il avait constaté des pratiques de « prostitution ». Nous échangeons régulièrement avec Malik et Hanane, que nous retrouvons en 2018, à Dubaï, pour entreprendre dans la durée nos échanges et actualiser nos données.

De l'intérêt pour la sexualité comme ressource à l'étude du stigmatisme et de l'insertion professionnelle

- 28 Nous sommes arrivées sur le terrain en croyant que le travail salarié reconnu est une ressource rare parmi les jeunes marocaines peu diplômées et nouvellement installées à Dubaï, et, de manière générale, limité aux services domestiques ou à « l'industrie du sexe ». Nous savons que, dans le contexte français, les discriminations à l'embauche assignent les migrantes, notamment sans-papiers, aux secteurs de services sexuels (Guillemaut, 2007 ; Moujoud, 2005) et domestiques (Moujoud, 2018). Les mêmes dynamiques entrant en jeu dans le contexte émirati, nous nous attendions à y retrouver le même type d'assignations.
- 29 La fidélité à certains lieux et à certaines personnes enquêtées amène toutefois un décentrement, parce qu'elle permet de mieux voir les données peu prévisibles, qui relèvent des particularités du nouvel espace étudié sur des sujets déjà abordés dans d'autres contextes. Parmi ces personnes et ces lieux, Hanane, que nous retrouvons en 2018, dans le même lieu de travail, mais avec un nouveau poste de responsable de la restauration-salon de thé. Elle connaît une ascension sociale qu'elle suppose ne pas « rêver au Maroc », parce que sans diplôme et issue d'un milieu populaire. Avec le recul, nous repensons les formes d'ascension sociale identifiées dans d'autres espaces investis en 2015 et en 2016, auprès d'autres Marocaines peu diplômées et gérantes d'établissements, qui ont connu des promotions après seulement quelques années de vie à Dubaï. L'identification de l'importance de cette ascension sociale n'est pas le résultat de nos premiers regards néophytes, ni de la « naïveté » face aux discours recueillis auprès de représentants d'institutions marocaines qui valorisent l'entrepreneuriat par les concitoyennes. Hanane nous amène par ailleurs aussi à situer certains parcours migratoires en perspective avec nos références sur l'Europe.
- 30 Avec son changement de statut professionnel, et de salaire, Hanane peut demander un visa touristique pour un pays européen, où les droits des étrangers sont plus importants, selon l'ensemble des personnes enquêtées. Ses proches au Maroc insistent pour qu'elle effectue cette demande afin de rejoindre son frère qui vit en Suisse ou ses cousines en Italie, et de bénéficier ainsi de droits sociaux et de la libre circulation. Hanane reconnaît l'intérêt du « passeport rouge » (« occidental ») mais nuance sur « la situation des Marocaines en Europe, travaillant toutes dans le ménage, la garde d'enfants ou les soins aux personnes âgées ». Pour elle, « on s'insère mieux à Dubaï qu'en Europe ». Comme d'autres femmes, Hanane affiche une satisfaction liée à son travail et à sa vie à Dubaï, et nous amène à nous décentrer. Elle évoque la fête, la possibilité de s'épanouir en tant que voilée, lorsqu'elle décidera de mettre le foulard, et de choisir ses habits sans risquer le harcèlement de rue, en comparaison avec sa ville au Maroc. D'autres femmes se disent à la fois libres et stigmatisées à Dubaï, comme Salwa, 28 ans, qui précise sa préférence pour la vie émiratie « *pour sortir et s'habiller librement* », tout en indiquant la pression d'être « belle, jeune et sympathique » pour s'en sortir à Dubaï (entretien dans un salon de coiffure, 2016).
- 31 La facilité de ces femmes à nous parler et à nous identifier comme Marocaines, Françaises et diplômées nous amènent à revoir les premiers questionnements autour de nos identifications. Les personnes enquêtées connaissent finalement elles aussi les profils de la population marocaine à Dubaï, que ce soit la binationalité ou la diversité des statuts professionnels. Elles parviennent à nous identifier comme cadres supérieurs

et à identifier notre parcours transnational lorsque nous évitons de nous présenter. Les jeunes femmes peu diplômées nous rapprochent donc des Marocaines cadres supérieurs, âgées de 30 à 50 ans qui ne sont pas, par ailleurs, affectées par la stigmatisation. Celle-ci renvoie à un processus intersectionnel qui ne touche pas de la même manière toutes les femmes qui partagent une même nationalité. Aussi, en tant que chercheuses, le partage du genre et de la nationalité avec les enquêtées n'implique pas de partager les contraintes, la stigmatisation ou la précarisation des jeunes migrantes. Ces dernières ne bénéficient pas du statut professionnel reconnu qui nous permet d'être accueillies par les autorités et les cadres supérieurs, ni du « passeport occidental » qui nous a permis de voyager sans visa.

- 32 L'inscription dans la durée, et dans un même espace, nous a également permis d'identifier, pour l'instant, une particularité qui concerne les migrantes peu diplômées : l'importance de l'insertion professionnelle au sein des établissements hôteliers. Comme le précise Hanane, les services domestiques ne dominent pas dans les parcours des Marocaines à Dubaï, alors qu'ils marquent les trajectoires de Marocaines provenant de milieux similaires en Europe. Cette importante insertion professionnelle relevée depuis notre premier séjour n'a pas pu être rapidement nommée car nous ne percevions pas l'espace émirati comme grand recruteur de main-d'œuvre féminine (étrangère) dans des secteurs peu étudiés en Europe. Nous avons pourtant identifié ce recrutement pendant nos recherches au Maroc. Ce recrutement se déroule dans des écoles de tourisme, par exemple, ou par des biais informels, comme le montrent les études publiées après nos premières recherches empiriques (Berriane, 2018). Les espaces hôteliers dubaïotes constituent dans ce cadre des lieux que des jeunes femmes peu diplômées investissent à travers des compétences peu reconnues ailleurs, comme la maîtrise des différentes langues arabes (classique et dialectes orales), la danse, la chanson et le relationnel. Ces espaces ne peuvent donc pas être limités à l'approche des usages de la sexualité. Celle-ci ne doit pas, par ailleurs, être perçue comme un domaine à part, réduit à la seule dimension économique. Ses implications ne sont dans notre étude pas sans lien avec les relations sociales, amicales, familiales ou matrimoniales, qui se développent à travers l'espace transnational.

En conclusion, dépasser la mise à l'épreuve empirique

- 33 Nos épreuves empiriques pour accéder à des données auprès des jeunes femmes peu diplômées qui pratiquent des espaces festifs ont d'abord été orientées par la croyance en l'importance des assignations de ces femmes aux services sexuels, alors que la loi locale interdit la sexualité hors mariage. Ces éléments ont généré nos appréhensions sur l'enquête à Dubaï et failli nous conduire à négliger l'importance et la diversité des formes d'insertion professionnelle de femmes peu diplômées dans des secteurs du tourisme, de l'hôtellerie et de l'art. Ces secteurs sont en général occultés dans les recherches sur les migrantes en Europe, où nous sommes « devenus plus sensibles » (Morokvasic, 2015 : 7) à la visibilité scientifique des migrantes essentiellement dans les services domestiques et sexuels.
- 34 L'engagement ethnographique prolongé a ainsi permis de sortir de l'eurocentrisme et des généralisations, en étudiant des particularités dubaïotes identifiées par la fidélité à certains espaces et certaines personnes.

- 35 Le déplacement de l'objet de notre étude au sein des espaces festifs, de l'intérêt pour « la prostitution » à l'étude de l'insertion professionnelle, a été en effet possible par la revisite ethnographique d'un même quartier et quelques établissements, l'engagement de personnes ressources qui travaillent en leur sein et la prise en compte des savoirs de ces personnes, en décalage avec les perceptions généralisantes sur Dubaï, ses espaces festifs et ses primo-migrantes. Cette « ethnographie du particulier » (Abu-Lughod, 2010) à partir d'espaces restreints, investis dans la durée, a permis de se décentrer, en prenant au sérieux les savoirs des femmes qui ne sont pas cadres supérieurs mais occupent des postes qui leur conviennent dans des secteurs éloignés de ceux que nous étudions habituellement. Se rendre régulièrement dans le même espace a enrichi les relations de confiance que nous avons tissées avec des hommes et des femmes, nous permettant ainsi d'accéder à des données qui échappent à nos premières investigations, et de mieux écouter des expressions que nous n'avions pas prévues, comme celle du sentiment de liberté à Dubaï.

BIBLIOGRAPHIE

Ce décentrement par le bas nuance nos appréhensions. Nous étions sorties enquêter la nuit, et il ne nous était rien arrivé ! La peur s'estompant, le terrain devenait plus facile et finalement peu différent de ce que nous avons l'habitude de réaliser sur nos autres terrains d'enquête, sur des sujets similaires, en contexte précaire, surtout juridiquement, notamment pour des migrantes amenées à se rendre peu visibles (Arab, 2021 ; Moujoud, 2007) ou illégitimes (Ait Ben Lmadani, 2019)⁸. Ainsi, en se décentrant par les épreuves empiriques, nous espérons contribuer à une meilleure reconnaissance des parcours intersectionnels de ces femmes dans leur pluralité et dans les divers espaces qu'elles traversent.

ABU-LUGHOD L. (2010), « Écrire contre la culture. Réflexions à partir d'une anthropologie de l'entre-deux », in Cefeï D. (dir.), *L'engagement ethnographique*, Paris, éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, pp. 417-446.

AIT BEN LMADANI F. (2019), *La vieillesse illégitime ? Migrantes marocaines âgées ou les chemins sinueux de la reconnaissance*, Casablanca, Editions Bouregreg.

ARAB C. (2021), *Les migrations marocaines au prisme d'une géographie intersectionnelle. Entre dynamiques d'émancipation et processus de marginalisation (Espagne et Dubaï)*, Mémoire d'HDR en géographie, université d'Angers.

ARAB C. (2018), *Dames de fraises, doigts de fée, les invisibles de la migration saisonnière marocaine en Espagne*, Casablanca, En Toutes lettres.

ARAB C., GOUYON M., MOUJOURD N. (2018), « Migrations et enjeux migratoires au prisme des sexualités et du genre », *Migrations Société*, vol. 173, no. 3, pp. 15-26.

ARAB C., MOUJOURD N. (2018), « Le stigmate de "Marocaine" à Dubaï. Les résistances des migrantes à l'épreuve de l'intersectionnalité », *Migrations Société*, vol. 173, no. 3, pp. 99-114.

- ARAB C., MOUJOU N. (2022), « La migration marocaine à Dubaï avant et depuis la pandémie de COVID-19 », in BERRIANE M. (dir.), *Marocains de l'extérieur*, Rabat, Fondation Hassan II des Marocains résident à l'étranger, à paraître fin 2022.
- BENSA A. (2008), « Père de Pwädé. Retour sur une ethnologie au long cours », in Fassin D. et Bensa A. (dir.), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte, pp. 19-39.
- BERRIANE M. (2018), « Les Marocains des pays du Golfe. Al Wafidoune et leur diversité (Emirats Arabes Unis et Qatar) », in BERRIANE M., *Marocains de l'extérieur*, Rabat, Fondation Hassan II des Marocains résident à l'étranger, pp. 677-718.
- CEFAÏ D. (dir.). (2010), *L'engagement ethnographique*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.
- CHEIKH M. (2020), *Les filles qui sortent. Jeunesse, sexualité et prostitution au Maroc*, Bruxelles, Université de Bruxelles.
- CRENSHAW K. W. (1991), « Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence Against Women of Color », *Stanford Law Review*, vol. 43, no. 1241, pp. 93-118.
- FASSIN D. (2008), « Introduction. L'inquiétude ethnographique », in Fassin D. et Bensa A. (dir.), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte, pp. 7-15.
- FASSIN D. et BENSA A. (dir.) (2008), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte.
- GUILLEMAUT F. (2007), *Stratégies des femmes en migration : pratiques et pensées minoritaires, repenser les marges au centre*, Thèse de doctorat en Sociologie et Sciences sociales, Toulouse, Université de Toulouse II.
- LÉVY F., LIEBER M. (2009), « La sexualité comme ressource migratoire. Les Chinoises du Nord à Paris », *Revue française de sociologie*, vol. 50, no. 4, pp. 719-746.
- ECHARD N., QUIMINAL C., et SELIM M. (1991), « Débat. L'incidence du sexe dans la pratique anthropologique », *Journal des anthropologues*, vol. 8, no. 45, pp. 79-89.
- LE BARS J., (2018), « Accéder à un espace à soi. Contraintes de genre, luttes de classement et résistances en situation administrative précaire », *Annales de géographie*, vol. 720, no. 2, pp. 169-191.
- LE RENARD A. (2010), « Partager des contraintes de genre avec les enquêtées. Quelques réflexions à partir du cas saoudien », *Genèses*, no. 81, pp. 104-117.
- LE RENARD A. (2019), *Le privilège occidental. Travail, intimité et hiérarchies postcoloniales à Dubai*, Paris, Presses de Sciences Po.
- MAHDAVI P. (2010), « Race, space, place: notes on the racialisation and spatialisation of commercial sex work in Dubai, UAE », *Culture, Health & Sexuality*, vol. 12, no. 8, pp. 943-954.
- MAHDAVI, P. (2013), « Gender, labour and the law: The nexus of domestic work, humantrafficking and the informal economy in the United Arab Emirates », *Global Networks*, vol. 13, no. 4, pp. 425-440.
- MERNISSI F. (1981), *Développement capitaliste et perceptions des femmes dans la société musulmane : les paysannes du Gharb*, Genève, Bureau International du Travail, 92 p.
- MOROKVASIC M. (2015), « La visibilité des femmes migrantes dans l'espace public », *Hommes & migrations*, no. 1311, pp. 7-13.

- MOUJOURD N. (2005), « Prostitution et migration de Maghrébines » In Handman M.-E et Mossuz-Lavau J., *La prostitution à Paris*, Paris, La Martinière, pp. 199-223.
- MOUJOURD N. (2007), *Migrantes, seules et sans droits, au Maroc et en France. Dominations imbriquées et résistances individuelles*. Thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- MOUJOURD N. (2008), « Effets de la migration sur les femmes et sur les rapports sociaux de sexe : au-delà des visions binaires », *Cahiers du CEDREF*, Publications Universitaires Paris Diderot, Paris, pp. 57-79.
- MOUJOURD N. (2018), « Les sans-papiers et le service domestique en France : femmes et non-droit dans le travail », *Recherches féministes*, vol. 31, no. 1, pp. 275-291.
- PAGÈS EL KAROUI D. (2018), « Cosmopolitisme et ségrégation à Dubaï », *Urbanisme Villes du Golfe, modèles urbains ?*, no. 409, pp. 64-67.
- PHETERSON G. (2001), *Le prisme de la prostitution*, Paris, L'Harmattan.
- TABET P. (2004), *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris, L'Harmattan.
- VANDAMME P. T. (2017), « Qu'est-ce que le décentrement ? Moralité individuelle et justice sociale », *Ethica*, vol. 21, no. 1, pp. 167-202.

NOTES

1. L'une des autrices, anthropologue est née au Maroc. Elle est arrivée en France en 1996 pour poursuivre une thèse de doctorat. L'autre autrice est géographe, née en France. Elle est héritière d'une immigration postcoloniale marocaine.
2. Cette enquête a été financée en partie par l'UMR Migrinter (7301).
3. La recherche a bénéficié de deux programmes de recherche pour les enquêtes de terrain entre 2015 et 2018. D'abord le programme GEDI (« Genre et discriminations »), financé par la région des Pays de la Loire, et coordonné par Christine Bard (professeure d'histoire à l'université d'Angers), 2014-2018. Le second financement inclut les sexualités avec le programme « *Sexualités juvéniles et transgressions. Perspectives transnationales (18e-21e siècle)* », projet dirigé par Nahema Hanafi (MCF histoire) et David Niget (MCF histoire), financé par le Conseil scientifique de l'université d'Angers, 2015-2016.
4. En effet, la désignation par la nationalité marque un espace dubaïote cosmopolite ségrégué (Pagès-El Karaoui, 2018).
5. Chadia Arab a appris l'amazighe à Angers avec ses parents. Nasima Moujoud a appris cette langue minoritaire pendant ses études à l'université d'Agadir, pour l'étudier et l'utiliser ensuite dans ses enquêtes. Toutes deux parlent l'arabe marocain. Nasima Moujoud parle et lit en plus l'arabe littéraire (appris à l'école au Maroc) et différents parlers arabes de différents pays.
6. Nous avons eu de longs échanges sur l'anonymisation des lieux observés, alors que tous les noms des personnes rencontrées ont été modifiés. Chadia Arab, en tant que géographe tenait à citer au moins les noms des quartiers, car les identités territoriales peuvent être aussi des sources d'analyse, d'explication et de compréhension de nos problématiques. Nous avons choisi néanmoins de ne pas préciser les noms des cafés, cabarets et hôtels, afin de mieux préserver l'anonymat de ces espaces et des personnes qui les fréquentent.
7. « Le décentrement réside au cœur des démarches anthropologique et ethnologique, ainsi que de la psychologie du développement moral. Il consiste en cette capacité à prendre distance d'avec

soi, ses repères, ses convictions, sa vision du monde, pour aller à la rencontre d'autrui » (Vandamme, 2017 : 1).

8. Nous pouvons citer parmi les principaux travaux portant sur les effets de l'irrégularité administrative chez les migrantes ceux de Joanne Le Bars (2018).

RÉSUMÉS

Cet article se penche sur les épreuves empiriques soulevées par une enquête dont le sujet, le travail de personnes migrantes à Dubaï, nécessite, notamment dans certains espaces, et pour les femmes de certaines nationalités, un décentrement géographique et intersectionnel. Ce sujet est en effet relié à la stigmatisation des jeunes « marocaines » peu privilégiées et nouvelles migrantes à Dubaï. Les représentations sur ces femmes affectent notre engagement empirique pour accéder à des données sur leur travail au sein d'espaces festifs assimilés aux services sexuels, alors que la loi locale interdit la sexualité hors mariage. Ces éléments ont généré des appréhensions sur notre enquête et failli nous conduire à négliger l'importance et la diversité des formes d'insertion professionnelle des jeunes migrantes peu diplômées dans des secteurs comme le tourisme, l'hôtellerie et l'art. La prise en compte de l'insertion professionnelle à Dubaï s'accompagne d'un décentrement réalisé grâce à l'analyse de l'influence de la stigmatisation des enquêtées sur l'enquête, par des chercheurs partageant la même nationalité. S'adapter selon la situation, contourner parfois nos identifications, jouer sur nos appartenances multiples et revoir nos appréhensions, en prenant au sérieux les propos recueillis dans la marge, ont été des manières d'enrichir la connaissance du groupe étudié, sans oublier les avantages tirés de nos nationalités française et marocaine, et de notre position de chercheuses.

This article examines the empirical challenges raised by an investigation whose subject, the work of migrant women in Dubai, requires, especially in certain spaces, and for women of certain nationalities, a geographic and intersectional decentering. This subject is indeed linked to the stigmatization of young, unprivileged "Moroccan" women and new migrants in Dubai. Representations about these women affect our empirical engagement to access data about their work within party spaces equated with sexual services, while local law prohibits sex outside marriage. These elements generated apprehensions about our investigation and almost led us to neglect the importance and diversity of the forms of professional insertion of young migrant women with few diplomas in sectors such as tourism, the hotel industry and art. The consideration of professional integration in Dubai is accompanied by a decentralization achieved through the analysis of the influence of the stigmatization of the respondents on the survey, by researchers sharing the same nationality. Adapting to the situation, sometimes bypassing our identifications, playing on our multiple affiliations and revising our apprehensions, taking seriously the comments collected in the margins, were ways of enriching our knowledge of the group studied, without forgetting the advantages drawn from our French and Moroccan nationalities and our position as researchers.

INDEX

Mots-clés : migrations, travail, stigmaté, interdits sexuels, épreuves empiriques, intersectionnalité

Keywords : migration, work, stigma, sexual prohibitions, empirical tests, intersectionality

AUTEURS

CHADIA ARAB

Chargée de recherche au CNRS - UMR ESO-Angers (6590), Espaces et Sociétés

Directrice-adjointe de la SFR (Structure Fédérative de recherche) Confluences – Université d'Angers (<https://confluences.hypotheses.org/>)

chadia.arab[at]univ-angers.fr

NASIMA MOUJOURD

Maitresse de conférences en anthropologie, Université Grenoble Alpes, Laboratoire de recherches historiques Rhône-Alpes

nasima.moujoud[at]univ-grenoble-alpes.fr